

Notre Athènes. Évocation de ses premiers pas

*Tassos Vournas**

À l'été 1834, quand Athènes fut choisie, en raison de son passé antique, pour devenir la capitale de la Grèce libérée, elle n'était rien d'autre qu'un misérable village turc de quelques centaines d'habitants, sur lequel était passé l'ouragan de la Guerre d'indépendance. Rien ne rappelait plus l'antiquité classique, hormis l'Acropole, noyée parmi les maisons turques construites entre les temples et les colonnes, à même le Rocher sacré. Le Parthénon était devenu une mosquée et en son angle sud-ouest se dressait un insolent minaret. Le visiteur de l'époque, voyant le tas de ruines qui composait Athènes aurait pu répéter ces mots du métropolitain Michel Akominatos qui, rejoignant un jour sa chaire, il y a de cela treize siècles, soupira avec dépit :

– L'Athènes que j'avais imaginée n'est pas l'Athènes que je vois !

Et pensez-donc qu'on avait vu se dérouler une véritable guerre des communiqués dans les journaux de l'époque, autour de l'emplacement de la nouvelle capitale. Nauplie, le cerveau politique de la Révolution avait des prétentions justifiées. Égine, qui avait hébergé un certain temps Capodistria, revendiquait aussi la priorité. Et dans la foire d'empoigne qui s'en était suivie, on vit Tripolitsa et Mégare exiger des prérogatives. Certains individus pleins d'imagination, demandèrent à ce que la nouvelle capitale soit construite sur l'isthme de Corinthe, de manière à ce qu'elle donne sur les deux golfes, celui de Corinthe et le Saronique ! On les fit taire en présentant l'argument que cet emplacement serait exposé au tir des troupes ennemies.

Bref, on choisit Athènes. Et aussitôt pointa le problème aigu de la nouvelle capitale : où allait-on installer le roi, la Régence, les ministères et les autres administrations, tout ce qui constituait, en somme, la machine étatique ?

En ce qui concerne le roi, on trouva comme logement provisoire, la maison du banquier de Chios, Kondostavlos, qui se dressait à l'emplacement de l'actuel Musée national. On disait de ce beau palais qu'il était le produit d'un détournement d'argent public confié par l'État à Kondostavlos, afin de commander des navires de guerre dans des chantiers navals américains. C'est la raison pour laquelle un satiriste de l'époque le brocarda ainsi :

* Tassos Vournas (1914-1990) était historien, journaliste et traducteur.
Ce texte est traduit par Isabelle Tloupas.

Ta demeure, Kondostavlos
 Ressemble de loin
 À un trois-mâts américain

Puisque de là elle provient. Le vice-roi se casa comme il put dans un bâtiment réquisitionné de la rue du Pirée, où siégeait jusqu'à nos jours le conservatoire d'Athènes, tandis que les services gouvernementaux se terraient dans des maisons basses. Et le 10 décembre 1834, le roi, le vice-roi et leur suite, firent leur entrée officielle dans la nouvelle capitale. Ils arrivèrent de Nauplie par bateau, et depuis la côte du Pirée ils montèrent vers Athènes en voitures à chevaux par un misérable chemin de charroi. Toute la population d'Athènes s'était rassemblée au Théséion, curieuse de voir ses nouveaux seigneurs. Et quand apparut la calèche qui transportait la femme et les filles du vice-roi Armansberg, tous crièrent d'une seule voix :

– Et voilà ses harems !

Othon, après avoir séjourné un certain temps chez Kondostavlos, déménagea au palais Vouros, haut de deux étages, et qui subsiste aujourd'hui, magnifiquement restauré dans son aspect d'origine, sur le côté ouest de la place Klavthmonos. Ce fut là que l'on organisa le premier bal de la cour, où le chambellan convia non seulement le gouvernement et l'archevêque d'Athènes mais aussi... sa femme ! L'orchestre était composé en tout et pour tout d'une guitare et quand la fête fut à son comble, les anciens combattants, qui dansaient le *tsamiko* ôtèrent leurs fez et les envoyèrent en l'air tandis qu'on entendait les cris effrayés des courtisans : « Σιγά τον πολυέλαιο! (Attention au lustre !) » En vérité le palais fut à deux doigts de s'embraser, le lustre de la salle étant menacé par les fez. L'expression depuis est demeurée proverbiale. Face au palais, la reine Amalia aménagea plus tard le premier jardin royal, sur l'actuelle place, et certains arbres existaient encore naguère. Avant que la Mairie d'Athènes n'y creuse un parking souterrain.

L'installation de l'État à Athènes inaugura aussi la valse vertigineuse de la réévaluation des terrains, et du logement. Les « étrangers » phanariotes qui composaient l'entourage du roi et le personnel de l'État, cette aristocratie de souche qui pratiquait la politique depuis le temps des sultans dans les principautés de Valachie et de Moldavie, habile comme elle l'était, s'empara aussitôt des places et des salaires du budget national, tandis que les « autochtones », ceux qui avaient fait la Révolution et qui avaient parcouru, le sabre à la main, les monts et les plaines, restaient confinés à la marge. On délogea des familles entières pour installer les cadres de la bureaucratie. Et pour ouvrir des semblants de rues, les bataillons de la machine bavaroise détruisaient sans distinction les maisons des habitants d'Athènes. Comme il n'existait ni constitution, ni protection légale de la propriété, on abattait tout ce qui faisait obstacle. « C'est le plan qui les a eus » disait-on de ceux qui avaient perdu leurs biens et l'expression est restée elle aussi proverbiale, pour évoquer une destruction complète.

Mais Athènes ressemblait à tout sauf à une capitale. C'est pourquoi on jugea

urgent d'élaborer un plan urbain qui vaudrait aussi bien pour le présent que pour l'avenir de la nouvelle capitale. Le gouvernement convoqua alors deux jeunes urbanistes très créatifs, camarades de classe à l'École Polytechnique de Bavière, le Macédonien (de Velvendo) Stamathis Kleanthis et l'Allemand Saubert. Ils étaient dotés tous deux d'inspiration et de perspectives qui voyaient loin pour l'avenir de la cité. Les deux jeunes gens se mirent à l'ouvrage avec passion et conçurent un plan urbain très avant-gardiste pour l'époque. Prenant comme axe l'Acropole et le Stade, ils dessinèrent de longues et vastes avenues, larges de trente à quarante mètres, des



La Tour des Vents, « Aèrèdes »

places spacieuses, de grands parcs et des rues secondaires fluides. Mais ce projet-là ne fut pas réalisé. Sous prétexte d'économies mais plutôt pour cause d'étroitesse d'esprit et de vue basse de la part des politiques de l'époque. Où trouver l'argent pour les dédommagements, que faire de toutes ces rues interminables, et d'ailleurs à combien d'habitants s'élèverait la population d'Athènes dans cent ans ? Cent, deux cent mille personnes ? Telles étaient leurs perspectives erronées. Alors le roi Othon supplia son père Louis, roi de Bavière, de lui envoyer l'architecte de la cour, Klentze, afin qu'il adapte le plan d'Athènes aux conceptions rouillées des dirigeants. L'architecte courtisan, myope et pusillanime, arriva donc et entreprit de tailler en pièces le projet génial des deux jeunes gens. Il rétrécit de façon désespérante les avenues et il coupa en son milieu la rue Stadiou qui débouchait sur le stade. Il supprima de nombreuses places, laissant seulement celle de la Constitution, la seule correcte, et il tronçonna la place Omonia. Il fit disparaître les parcs et il aménagea les petites rues de telle sorte qu'elles fussent, selon lui, « à ce que deux voitures puissent s'y croiser ».

Dès les débuts de la nouvelle capitale, on se heurta au problème de l'emplacement des futurs palais royaux. La demeure de Vouros, provisoire, ne suffisait pas à abriter le roi et sa nombreuse cour. Il fallait donc trouver un lieu bien en vue, pour y construire la demeure qui abriterait le trône. Mais là encore le romantisme aristo-paysan de l'époque s'interposa, or les projets grandioses ne pouvaient s'accorder à la situation sociale et économique de la Grèce. On voulut ériger des palais comparables à ceux des grandes capitales d'Europe occidentale. Il y eut même des flagorneurs pour proposer de construire le palais royal sur l'Acropole (!) et ils chargèrent l'Allemand Sinkel de dessiner les plans, que l'on peut voir encore aujourd'hui et sur lesquels on constate que toute la partie sud du Rocher sacré devait être occupée. Heureusement il se trouva des gens sensés pour annuler le projet en faisant même appel au père d'Othon, Louis de Bavière, adorateur de l'antique. On entendit ensuite grand nombre de propositions : d'aucuns suggéraient le Théséion, d'autres le centre d'Omonia, d'autres enfin proposèrent l'emplacement actuel, où se dressent ce que l'on appelle aujourd'hui les anciens palais. Afin de décider quel endroit serait le mieux approprié, du point de vue de l'hygiène, de l'humidité, etc, on recourut à une expérience originale autant qu'étrange, qui vaut la peine d'être relatée : on égorga un bœuf, on le coupa en morceaux et on exposa les viandes pendant une durée déterminée, aux différents endroits où l'on projetait de construire le palais. Ensuite on examina les morceaux de viande et l'on constata que celui qui était exposé à l'emplacement actuel du palais, s'était moins décomposé que les autres, placés ailleurs. On en conclut par conséquent que cet emplacement là était le plus sain et qu'il convenait de dresser là la demeure royale.

On fit venir l'architecte bavarois Gartner et on lui confia l'ouvrage. Dépourvu d'inspiration lui aussi, influencé par la lourde architecture militaire de son pays, il dessina et construisit ce bâtiment pesant, interminable et sans grâce, disproportionné en volume et en coût pour les finances du pays. En trois ans (1837-1840) le palais fut achevé et abrita la dynastie des Wittelsbach, puis plus tard celle de Georges I^{er}. Quand furent édifiés les Nouveaux Palais, on l'abandonna peu à peu et après la Restauration il échut au domaine public et on y installa l'Assemblée, le Sénat, le Conseil d'État et le bureau politique de chaque premier ministre du pays.

Et le pauvre peuple ? Il construisait comme il pouvait ses petites maisons à la périphérie. C'est à cette époque que débarquèrent les maçons de l'île d'Anafi, qui nichèrent leurs habitations juste sous le rocher de l'Acropole, dans ce quartier que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de *Anafiotika*. Trente ou quarante ans plus tard, vers 1870-1880, on vit arriver la main d'œuvre de Tinos et d'Andros qui construisit Athènes sous son nouvel aspect. Eux dressèrent leurs mesures à Néapoli, entre la rue Solon et le quartier d'Exarcheia. C'étaient d'excellents maçons et menuisiers et ils étaient renommés sur la place d'Athènes. C'est la raison pour laquelle, quand le maître d'école demandait aux enfants qui a construit le monde, ils répondaient sans hésiter :

– Les Tiniotes et les Andriotes !

Durant les premières années d'Athènes en tant que « siège » du royaume, sa population atteignait 300 000 habitants à peu près. La ville était toujours tassée autour de l'Acropole et du Théséion et s'étendait de façon clairsemée jusqu'à l'actuelle place Rigillis.

Le style de la période othonienne, néo-classique, influencé par l'architecture monumentale de Munich, nous a laissé, quelques exceptions mises à part, peu de bâtiments de valeur et beaucoup d'autres de mauvais goût. L'un des plus beaux, dans sa ligne et son élégance, demeure la Faculté, fondée en 1837, œuvre du Danois Christian Hansen. Autre construction d'une esthétique irréprochable : l'Observatoire dessiné par Saubert (1846). Mais l'authentique créateur dans l'architecture de la période othonienne, est sans doute Stamatis Kleanthis, le jeune architecte macédonien qui avait étudié à Munich, combattant du bataillon sacré à Dragatsani et qui, nous l'avons dit, était l'auteur avec Saubert de ce génial plan urbain jamais réalisé. Kleanthis dota la ville de bâtiments d'inspiration unique, où la grâce le dispute à l'imagination créatrice. Parmi ses chefs-d'œuvres, on compte le château de la Duchesse de Plaisance au Mont Pentélique, *l'Élysée* qui abrite aujourd'hui le Musée byzantin, la demeure Kavtazoglou en pierre calcaire d'Égine, au 6 de la rue Dragatsania, démolie par la dictature Métaxas et où siégeait l'ambassade d'Angleterre. Tandis que disséminées à travers la ville, il y avait d'autres créations plus petites et gracieuses, comme l'ancienne université que l'on peut voir encore, en ruine, rue Tholos à Plaka (classée monument historique), la maison de la comtesse Theotoki, rue Socrate (écroulée), la « maisonnette » du domaine de Plaisance au Pentélique, la villa Malcolm dans l'Aire Sacrée et qui abrite aujourd'hui l'Asile des Incurables, ainsi que le temple protestant de la rue Phillelinon, chef d'œuvre inspiré de l'art gothique. Parmi les autres constructions du règne d'Othon, on compte l'Hôpital ophtalmologique, l'hôtel particulier Arsakeion, la Maison de la culture d'Athènes et quelques autres qui ont échappé comme par miracle à la calamité des pioches.

L'Athènes du règne de Georges I^{er} commence à présenter l'aspect d'une ville européenne tandis que se réalise une amorce de transformation urbaine dans la société et l'économie du pays. On construit dans le centre-ville des maisons dotées d'un certain nombre de commodités et qui se distinguent des humbles maisonnettes des quartiers des faubourgs, avec la cour et les pièces tout autour. Aux alentours de 1870-1885, la physionomie de la vieille Athènes se transforme, débordant de Plaka pour s'étendre autour de Syntagma. Les demeures somptueuses des *richards* comme on appelait les nantis dans les journaux de ce temps-là, se multiplient dans la rue Panepistimiou. Henri Schliemann, ce grand aventurier, construit son Palais d'*Ilion* en haut de l'avenue, grâce au pillage des fouilles de Troie, dans un style renaissance italienne. Et un peu plus bas à gauche, face à l'Académie, l'italien Gianbattista Serpieri, le patron des milliers de mineurs grecs qui croupissaient dans les mines du Laurion voilà cent ans, érige son hôtel *particulier* en plein centre, comme une provocation, copiant les demeures aristocratiques de Paris et de Rome. Autre exemple admirable, le Palais Melas, devenu par la suite bâtiment des Postes et œuvre de Tsiller en 1884.

Le bâtiment qui abrite aujourd'hui la direction de la Banque Agricole, et dont elle est propriétaire, est aussi d'un luxe inouï. Grâce à son actuel administrateur, le professeur Adamantios Pepelassis qui livra et gagna le combat de sa restauration et parvint à le faire classer monument historique. Autre importante contribution du professeur Pepelassis pour la conservation de l'architecture athénienne, c'est la reconstruction de la maison de Serpieri, accolée au bâtiment principal de la rue Edward Law, effectuée sur la base des plans d'origine. Notons pour l'histoire que cette maison-là fut le quartier général de la lutte macédonienne (1903-1908). Des panneaux peints, des fresques, des cheminées monumentales, des vitraux, ornent le palais Serpieri, classé lui aussi.

Les trois grands architectes qui ont dessiné le visage d'Athènes sous les règnes d'Othon et de Georges I^{er}, sont Stamatis Kleanthis, Lysandre, Kavtazoglou et enfin Ernest Tsiller, l'Allemand qui vint s'établir et travailler en Grèce. Le plus créatif et le plus inspiré était Kleanthis. Ses œuvres sont de vraies merveilles dont pourraient être fières les plus grandes capitales d'Europe. Lysandre Kavtazoglou, néo-classique, nous a laissé l'École Polytechnique, l'Arsakeion et a achevé l'église catholique à l'angle des rues Panepistimiou et Omirou.

Tsiller importa en Grèce le baroque européen, tout en imitant la Renaissance italienne et le néo-clacissime. Il termina l'Académie d'après les plans de Hansen. Grâce au chercheur Yorgos Laïos, nous disposons de toutes les archives photographiques de la construction de l'Académie, retrouvées à Copenhague et publiées en 1973 à Athènes. On y voit Tsiller ériger peu à peu le bâtiment, durant la dernière décennie du XIX^e siècle, à un emplacement quasiment désert. Il est le créateur de toutes les constructions importantes d'Athènes durant le règne de Georges I^{er} et d'autres bâtiments dignes d'une grande cité.

Au cours des cinquante premières années du développement d'Athènes, il y eut d'autres architectes qui nous ont laissé des constructions célèbres. Rappelons-nous Panayotis Kalkos, l'architecte de l'Hôtel de Ville. Il y a un monde entre la création de Kalkos et la monstruosité actuelle, due voilà une cinquantaine d'années, au réaménagement du bâtiment et à l'adjonction de fenêtres dépourvues d'élégance. De même en 1836, le lieutenant bavarois Weiler, dessina le bâtiment qui se retrouve aujourd'hui coincé derrière le dépôt de la caserne de gendarmerie, autrefois hôpital militaire, dans le quartier de Macriyannis.

Citons aussi l'exceptionnel Hôpital communal d'Athènes, plein d'élégance datant de 1836 et devenu Centre culturel. Détail intéressant, le terrain fut offert à la commune par cette femme étrange qui tomba amoureuse d'Athènes et construisit trois châteaux sur le Pentélique, Sophie Marbois, duchesse de Plaisance, qui repose là-bas aux côtés de son époux et de sa fille. Edmond About la décrit avec admiration dans sa *Grèce Contemporaine (1850)* et il dissèque remarquablement sa personnalité si paradoxale.

Telle était donc Athènes dans ses premiers pas en tant que capitale du royaume de Grèce, quand elle luttait désespérément pour devenir une cité européenne et ne plus être le village turc de jadis. Avant d'en arriver à son état



Vue générale de l'Acropole depuis le sud-ouest, 1950.

actuel de Léviathan qui dévore ses habitants et agace leurs nerfs à coups de gaz d'échappement et de nuisances sonores, elle est passée par des stades divers et en particulier celui, idyllique, du seuil du XX^e siècle, quand Georges I^{er} se promenait seul dans la rue Stadiou et que les gens d'esprit discutaient paisiblement au petit café de la place Dexameni. Dans la rue Lekka, à l'épicerie de Manolopoulos, Papadiamandis en compagnie de jeunes amis lettrés ou d'humbles gens du peuple, mangeait son *youvetsi* arrosé de verres de *retsina* qu'il tenait à deux mains parce que son alcoolisme le faisait trembler. « C'était un bon résiné, tout en parfum, mousseux et plein d'envolée ».

Telle est donc Athènes et son histoire de capitale de l'Etat hellénique. Palamas dit d'elle qu'elle est un diamant sur la bague de la terre et Zacharias Papantoniou, ce tendre sculpteur du discours poétique harmonieux, à l'irréprochable culture esthétique, l'a chantée dans des vers pleins de douce nostalgie.

Notre bonne vieille Athènes, incomparable et bien-aimée, qu'avec cruauté et irresponsabilité nous avons détruit de nos propres mains, nous ses citoyens indifférents et ceux en particulier qui ont monnayé sa beauté et en ont fait cruellement commerce avec la laideur de leur argent.